

SI PEU
LA FIN DU MONDE

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.
Cyrille Martinez, *Deux Jeunes Artistes au chômage*, 2011.
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.
Aurélia Bonnal, *The Queen is Dead*, 2012.
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*, 2014.
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*, 2014.
Marie-Aimée Lebreton, *Cent sept ans*, 2014.
Antoinette Rychner, *Le Prix*, 2015.
Ingrid Thobois, *Le Plancher de Jeannot*, 2015.
Sylvie Weil, *Selfies*, 2015.
Pierre Deram, *Djibouti*, 2015.
Colombe Boncenne, *Comme neige*, 2016.
Jérémy Lefebvre, *Avril*, 2016.
Cédric Duroux, *Les Animaux sentimentaux*, 2016.
Laurent Sagalovitsch, *Vera Kaplan*, 2016.

(Suite en fin d'ouvrage)

Laure Pfeffer

SI PEU
LA FIN DU MONDE



BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2019.
ISBN : 978-2-283-03230-5
ISSN : 2110-0713

*Cessate, omai cessate
rimembranze crudeli d'un affetto tiranno ;
già barbare e spietate mi cangiaste
i contenti in un immenso affanno*

Cessez, à jamais cessez,
souvenirs cruels d'un amour tyrannique ;
à présent barbares et impitoyables
vous transformez ma joie
en une peine immense.

VIVALDI, Cantate RV 684

Pour Alexandre

Aucun bruit ne parvenait de la maison.

Olga se hissa sur les coudes pour voir l'heure sur le minuscule réveil analogique posé sur son bureau, un réveil en plastique blanc dénué de toute sophistication qui faisait un léger tic-tac auquel elle avait fini par s'habituer. Son frère et sa sœur se moquaient de sa sonnerie en *bilip-bilip bilip-bilip*. Elle aurait pu changer pour un radio-réveil moderne, affichage digital à cristaux liquides, ou bien se réveiller avec sa chaîne hifi, mais ce réveil lui avait été offert par sa mère alors elle le gardait. Elle cligna des yeux pour déchiffrer l'heure dans l'obscurité toute relative de sa chambre aux volets clos d'où filtrait un jour gris ; les petites aiguilles aux extrémités vertes phosphorescentes indiquaient midi moins vingt. Olga se laissa retomber sur son oreiller. La veille, elle avait eu dix-neuf ans. C'était officiellement la dernière année de son adolescence, la dernière année avant ce qu'elle attendait un peu malgré elle comme l'entrée dans l'âge adulte, vers lequel elle avait pourtant déjà été précipitée cinq ans auparavant mais sans pouvoir y entrer, restant ainsi suspendue dans le vide, privée d'identité, flottant dans

un espace hors temps. C'était aussi, et s'étant levée elle y pensa sur la cuvette des toilettes tandis qu'elle satisfaisait le premier impératif de cette matinée déjà presque terminée, la dernière année avant l'arrivée d'un alignement de zéros, avant le grand chambardement qui semblait couvrir depuis des décennies et qui devait s'incarner dans l'avènement de l'an deux mille.

L'an deux mille : un programme en soi.

Elle prit une douche brûlante qui acheva de la projeter dans cette journée indéfinie. La brume avait envahi la salle de bains. Elle essuya de la paume de la main le miroir au-dessus du lavabo, et le miroir lui renvoya une image d'enfant sérieuse. Bien trop sérieuse, pensa Olga, et elle sourit au miroir qui ne broncha pas. Elle détailla son reflet brumeux – les très longs cheveux sur ses épaules encore mouillées et jusque dans le bas de son dos mouillé aussi, le visage en losange, les yeux sombres, les lèvres fines qui s'entrouvraient dans l'ébauche d'un sourire impuissant à faire cesser la sévérité de l'ensemble. Rien qui annonçât l'âge adulte. Olga cessa de sourire, hésita. De la nudité ou du déguisement, elle ne savait quel artifice choisir. Elle fit le tour de ses yeux du bout d'un crayon khôl noir, se trouva un air buté, jugea que cela irait. Elle enfila un tee-shirt et un jean un peu large, se calfeutra dans un pull-over à grosses mailles noires. Elle était invitée à une fête à laquelle elle n'avait pas encore tout à fait décidé de se rendre, l'anniversaire d'une fille qu'elle connaissait à peine et qui s'appelait Marie. Marie avait vingt ans aujourd'hui, elle venait de passer la frontière, et Olga se demandait si ça changeait réellement quelque chose, si de dix-neuf

à vingt un basculement avait lieu, ou une métamorphose – ou rien. Un basculement, comme celui qui était guetté depuis un siècle, l'aube d'un nouveau millénaire, fin des vieilles idées, départ dans l'affection et le bruit neufs. Olga éteignit la lumière de la salle de bains.

Elle ne quitta plus sa chambre de la journée. Personne ne lui demanda de descendre manger, car personne n'était là.

L'après-midi s'écoula patiemment au rythme de la lecture d'un roman de Thomas Bernhard que lui avait offert sa grand-mère la veille. Le roman s'intitulait *Oui*. Chaque fois qu'Olga y pensait, elle le renommait *Non*, très involontairement – parce qu'il s'agissait de Bernhard ? parce que le roman traitait du suicide ? En refermant le livre, Olga se demanda ce qui avait motivé sa grand-mère à lui offrir ce livre-là pour ses dix-neuf ans : voulait-elle lui faire partager ses propres névroses ? L'inclure dans une psychopathologie familiale qu'Olga s'était appliquée à ignorer jusqu'à présent ? La mettre en garde contre toute velléité de légèreté ? Lui indiquer un axe de réflexion ? Ou simplement lui montrer qu'elle *savait* – qu'Olga tournait autour de l'idée du suicide jour et nuit, avec une régularité un peu elliptique, comme un satellite.

À vingt heures elle sortit et décida de se rendre à la fête à pied, Strasbourg étant une petite ville, qui se traversait en une demi-heure sans trop se presser. La nuit était entièrement noire, perturbée seulement par la rumeur lumineuse des lampadaires, comme une nappe jaune trouée et inégale qui montait dans le ciel, à rebours d'une pluie

très fine. Il régnait depuis le début de l'année une douceur inhabituelle, qui avait fait souhaiter à Olga l'arrivée d'une tempête maritime, ici, où l'on était si loin de la mer que ça en devenait absurde, mais ce second samedi de janvier commençait à être plus froid. Olga marchait vite, les mains dans les poches d'un long duffle-coat en laine bleu foncé trop grand pour elle ; elle arriva dans le quartier allemand au bout de vingt minutes.

L'immeuble se tenait là, dans une longue rue perpendiculaire au boulevard, un immeuble tout bête qui ressemblait à tous les autres immeubles du quartier – une architecture prussienne néoclassique, des stucs et des moulures au-dessus de petits balcons en pierre qui tentaient de rendre moins austère la façade en brique surmontant la pierre de taille devenue grise du rez-de-chaussée.

C'était au premier étage. La porte était entrouverte, on entendait de la musique depuis la cage d'escalier. Olga ne savait plus si elle avait envie d'entrer ou non.

Elle entra, et se colla dans un coin, tout près de la sortie.

Une marée de visages sur une nappe de fumée, de lumières dont la dominante jaune et rouge ne suffisait pas à éclairer la pièce, d'éclats de voix, de bruits de verre et de pas dominés par une musique trop forte qui recouvrait tout. Olga ne savait pas ce qui passait au moment où elle était entrée mais à présent les Cardigans chantaient *Lovefool*. Olga observait. La fuite était possible encore ; personne ne l'avait remarquée, et elle ne reconnaissait personne. Le bar était loin d'elle, il fallait traverser cet amas humain mouvant pour y parvenir. Chaotique, pensa-t-elle, tandis

que ses pensées étaient happées par la musique – *love me, love me, say that you love me, fool me, fool me, go on and fool me...*

Marie l'attrapa là-dessus, lui agrippant le bras pour l'entraîner au milieu de la pièce. Elle était vêtue d'une robe noire moulante qui lui arrivait juste sous les fesses. Ses cheveux blonds et fins balayaient son visage, ses yeux d'ardoise jetaient des étincelles. Elle était complètement surexcitée. Défoncée, peut-être même. Olga avait sa voix trop haute dans les oreilles.

– C'est cool d'être venue ! Tu bois quelque chose ?

– Une vodka-pomme, répondit Olga, disant la première chose qui lui était passée par la tête, avant de s'apercevoir que Marie n'était déjà plus là pour l'entendre. Olga avisa la table, les bouteilles, se servit, moitié jus de pomme, moitié vodka, et avala le tout, vite. C'était fait.

Marie avait réapparu – mais d'où sortait-elle ? – et lui tendait un verre. Elle gloussait. Vodka-pomme ! s'exclama-t-elle avec une joie démesurée. Olga prit le verre et le vida encore plus vite que le précédent. Pas beaucoup de pomme là-dedans. Elle n'avait presque rien mangé depuis la veille, elle avait la tête qui chauffait, elle commençait à trouver la fête très sympathique, finalement. Depeche Mode chantait *Enjoy the Silence*, mais Olga ne prêtait plus qu'une vague attention à la musique. Quelqu'un lui proposa un Martini, et elle le but sans réfléchir. Puis tout s'enchaîna avec une rapidité surprenante.

Elle était assise sur le parquet au milieu d'un tas d'étudiants en droit venus de Lille pour les vingt ans de Marie. Ils trinquaient avec des gobelets en plastique. Celui d'Olga

était rempli à ras bord de pastis, ce qui lui paraissait curieux car elle n'avait pas le souvenir de s'être servi un pastis, boisson que par ailleurs elle n'aimait pas particulièrement. Elle en fit la remarque à voix haute, ce qui déclencha l'hilarité des Lillois. Je suis très sérieuse, poursuivit Olga, je n'aime pas le pastis. Et elle vida son verre. Elle entendit quelqu'un applaudir derrière elle. Son verre se trouva rempli à nouveau. Les étudiants lillois voulaient tout savoir, ce qu'elle faisait dans la vie, ce qu'elle voulait faire, pourquoi la philosophie, voulait-elle entrer à Sciences-Po, c'était comment, hypokhâgne, et est-ce qu'elle avait un mec ? Le verre se vidait et se remplissait, il tanguait dans la main d'Olga qui ne savait plus comment faire pour ne pas le renverser et finit par y renoncer. Elle se sentait joyeuse, joyeuse et légère, entourée comme ça, le centre de l'attention, elle était bien, il faisait bon dans cet appartement, les types qui l'entouraient lui souriaient, elle aurait pu leur parler des heures, elle était écoutée, entourée et écoutée, c'était doux et chaud, un cocon protecteur, animé, vivant, léger et joyeux.

Tout à coup quelqu'un l'appela, c'était sa sœur, Alice, qui se tenait debout à deux mètres d'elle. Olga la fixait sans comprendre l'origine de son apparition. On y va, fit Alice, et dit comme ça il n'y avait pas à discuter. Olga se leva comme elle put, en manquant tomber sur l'étudiant en droit immédiatement à sa gauche. Ne pars pas, Olga, reste avec nous ! criaient les Lillois, et elle sentit une main retenir la sienne, une autre effleurer ses fesses, elle se retourna, tout sourire, elle avait bien envie de rester, mais sa sœur

attendait, il ne fallait pas faire attendre Alice, d'ailleurs Alice lui tendait son manteau – Olga allait sortir sans. Elle titubait, il faisait très sombre dans cette fête, elle ne voyait rien, elle marchait mais elle ne savait pas comment elle faisait pour se diriger. Elle s'entendit saluer Marie alors que Jay-Jay Johanson chantait, *So tell the girls that I am back in town.*

Alice était déjà dans le couloir. Olga se tenait devant la porte ouverte, indécise. Elle écoutait Jay-Jay Johanson – sa petite amie habitait juste en face de chez Élise, rue du Fossé-des-Tanneurs, elle se prénommaît Fleur, un joli prénom de petite amie de rockstar suédoise. Le monde est tout petit, s'exclama Olga qui ne voyait toujours rien, et Alice s'impatientait dans le couloir dont la lumière s'était éteinte. *And if it's true I do not know, that every girl around had missed me since...* Olga sortit, pour se laisser tomber sur la première marche de l'escalier. La porte claqua derrière elle. On entendait toujours le crooner suédois de l'autre côté. Olga se mit à rire sans plus pouvoir s'arrêter. C'était trop pour Alice, qui la planta là et partit sans elle.

Olga descendit les quelques marches en riant toujours, la main gauche agrippée à la rampe, et se retrouva dehors, sous un ciel qui n'en finissait pas de s'éloigner d'elle.

Dans la rue, pour se prouver qu'elle était capable de marcher, elle entama une longue course avant de s'arrêter, à bout de souffle. Elle regardait le ciel qui tournait au-dessus d'elle, noir orangé, dense et sale. Elle avait sommeil. Ses fesses étaient mouillées. Elle était assise dans une flaque d'eau.

Elle se releva, poursuivit sa marche en s'appuyant aux murs, lentement, mètre après mètre. Elle arriva finalement au pied de l'immeuble de Jules, qui surplombait les rails du tram, quelque part à proximité de la gare. Jules, dit-elle à voix haute et pour personne, mon petit Jules adoré. Elle l'avait rencontré un an auparavant : elle s'était évanouie dans ses bras après avoir donné son sang pour fêter sa majorité tout juste acquise. Jules, lui, donnait son sang six fois par an pour avoir un petit déjeuner gratuit. Elle appuya sur la sonnette, longtemps ; plus exactement, elle s'appuyait sur la sonnette, de tout son poids. J'espère que tu es là, enfoiré. La porte s'ouvrit.

Olga se lança à l'assaut de l'escalier. Cinq étages sans ascenseur. Elle soufflait ; les marches étaient de plus en plus hautes, et le bois verni glissait sous ses pieds. Arrivée au dernier palier, elle se traîna jusqu'à la porte d'entrée sur laquelle elle cogna en hurlant, Jules ! Jules !

Jules ouvrit la porte. Putain c'est haut chez toi, dit Olga simplement, et elle tomba raide dans l'entrée.

Olga était agenouillée sur le carrelage et Jules lui tenait la tête au-dessus de la cuvette des toilettes alors qu'elle rendait tout ce qu'elle avait bu. Ça faisait une quantité énorme de liquide, des litres et des litres, puis quand il n'y eut plus rien ce fut la bile qui sortit. Sa tête partait malgré les efforts de Jules pour la retenir, elle se cognait aux rebords de la cuvette tandis qu'Olga parlait en hoquetant de l'eau bleue au fond. Elle se mit ensuite à gémir, en répétant des phrases incompréhensibles dans lesquelles il était question d'une volonté de mourir et d'une fille dont Jules ne saisissait pas le prénom.

Quand Olga eut fini de vomir, elle s'éroula dans un fauteuil où elle s'endormit après avoir dit, très distinctement cette fois, qu'elle pensait avoir un peu trop bu.

Jules n'avait pas d'autre lit que le sien, et il se trouvait tout en haut d'une mezzanine. Il hésita un instant, souleva Olga : elle lui parut démesurément lourde par rapport à son gabarit, comme si l'alcool qu'elle avait dans les veines s'était changé en plomb. Il regardait l'échelle de sa mezzanine, Olga dans les bras. Puis il regarda Olga. Ses longs cheveux

roux semblaient vouloir l'enserrer – elle prétendait que ses cheveux n'étaient pas roux mais auburn, ou acajou, ça dépendait des jours, et peu importait à Jules : pour lui, elle était rousse. Elle n'avait pas vraiment l'air de dormir, plutôt d'être dans un coma profond. Il avança jusqu'au pied de l'échelle, fit une tentative pour monter, sans les mains, en s'appuyant de tout son poids contre les barreaux. Olga lui glissait des bras, il avait peur de la faire tomber, peur de la briser en morceaux. Il renonça.

Il la reposa tout doucement dans le fauteuil, improvisa un matelas en entassant des couvertures sur le sol, sur lesquelles il l'allongea. Il lui enleva son pantalon et ses chaussures, et la borda avec d'infinies précautions, comme s'il craignait qu'elle s'émiettât sur son plancher. Mais elle ne s'émietta pas, même pas un peu. Elle ouvrit les yeux une demi-seconde, laissa échapper un mot que Jules ne comprit pas, comme une petite bulle qui serait venue éclater au bord de ses lèvres, et sombra.

Olga passa la journée du dimanche au fond de son lit, tandis qu’Alice s’occupait d’elle comme d’un enfant grippé, venant s’enquérir de son état, lui apportant à boire, et à manger aussi, mais Olga ne pouvait rien avaler, ni la compote faite par sa sœur, ni la soupe faite également par elle, ni les petits gâteaux, ni rien du tout. Cette sollicitude ne la surprenait guère : Alice avait toujours eu cette espèce de charité très chrétienne, qui attendait que l’on fût au fond du trou pour vous tendre la main.

Le lundi, elle sécha les cours – l’impératif catégorique rejoindrait le sublime sans elle, et personne n’en mourrait. À la place, elle alla faire les boutiques. Elle essaya des montagnes de vêtements pour finalement repartir les mains vides, écœurée par la musique trop forte qui pulsait par les haut-parleurs invisibles, et par la vision de son visage blafard dans les miroirs, partout. À croire que sa gueule de bois s’était inscrite dans ses traits.

Une fois dehors, dans l’air froid et humide qui lui piquait les yeux, elle ne reconnut plus rien de ces rues

familiales qu'elle traversait et hantait depuis son plus jeune âge. Tout lui semblait différent, étranger, inscrit dans un ailleurs qu'elle ne pouvait pas rejoindre – la couleur de l'air avait changé, les passants ne se ressemblaient plus, les immeubles, les trottoirs, la chaussée, les lampadaires lui présentaient une image qu'elle n'avait jamais vue auparavant. L'angoisse la gagnait lentement, insidieusement, comme une vieille habitude dont elle ne se méfiait plus, et qu'elle ne contrôlait pas. Elle quitta les arcades pour marcher en plein milieu de la chaussée, indifférente à la circulation ralentie des automobilistes qui cherchaient une place. Puis elle arriva dans la zone piétonne. C'était nouveau, cette primauté du piéton sur les véhicules motorisés ; partout se développaient des espaces interdits aux voitures qui, ici, dans la ville la plus plate qu'elle connût, étaient rapidement devenus des territoires essentiellement cyclables. Et le paradis des petits dealers de shit qui étaient en train de délaisser les abords de la gare pour l'hypercentre, bien moins glauque et surtout plus fréquenté. La voiture de police qui faisait sa ronde et stationnait quelquefois en plein milieu de la place Kléber n'y changeait rien, au contraire : sa présence rassurait les plus jeunes acheteurs, et les petits bourgeois un peu nerveux à l'idée d'entrer en contact avec ces habitants des cités voisines dont ils évitaient ordinairement la compagnie, ne s'aventurant jamais dans leurs quartiers, s'asseyant à distance d'eux au cinéma, baissant les yeux lorsqu'ils les apercevaient, toujours en groupe, à la piscine. Ici les vendeurs de shit se trouvaient sur un territoire neutre et partagé, et cela convenait à tout le monde. C'était comme un supermarché

à ciel ouvert, disséminé dans un périmètre restreint autour de la place, qui ouvrait à la tombée de la nuit et fermait vers deux ou trois heures du matin, quand tous les échanges s'étaient conclus. Les prix étaient connus et à peu près fixes. Seule la qualité variait et était invérifiable – Olga avait déjà fumé quelque chose qui tenait plus du pneu que de la résine, et qui lui avait surtout donné mal à la tête.

Elle récupéra son vélo et coupa la place Kléber, refaite pour l'arrivée du tram, dans sa diagonale la plus longue. Elle pédalait sans rien regarder. Les pavés de la place se succédaient sous ses roues ; les passants n'étaient que des obstacles sur sa trajectoire, qu'elle évitait automatiquement. Une vision vint s'imprimer sur ses pupilles, et l'automatisme se rompit dans l'éblouissement aveugle qu'elle provoqua. C'était elle. Elle marchait, préoccupée ; elle n'avait pas vu Olga. Tant mieux, pensa celle-ci immédiatement. Elle était saisie d'effroi. Elle n'avait pas revu Mathilda depuis plus d'un an, et tout le travail qu'elle avait fait depuis pour l'oublier venait de tomber en poussière. Elle appuya plus fort sur ses pédales – elle ne voulait pas se souvenir, elle ne voulait pas avoir à nouveau seize ans et aimer désespérément une fille inaccessible avec qui elle avait eu une relation ambiguë d'amitié et de tendresse, de rivalité et de soumission. Elle ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, elle eut juste le temps d'éviter un poteau, et sa roue avant dérapa sur les rails du tram. Elle s'arrêta, posa un pied à terre, expira lentement. Elle avait envie de vomir. Sa nau-sée jamais disparue de la veille s'était emparée d'elle tout

entière. Il faisait froid, humide, sa tête semblait prise dans un étou. Quel mois à la con, janvier. Et puis les premiers flocons se mirent à tomber, lentement, comme suspendus dans les airs – rares, minuscules, évaporés. Olga décida de rentrer chez elle.

Elle traversa le no man's land de la place de l'Étoile, longea le cimetière de la route du Rhin, coupa par les petites rues d'un quartier résidentiel qu'elle voyait se métamorphoser plus vite qu'elle-même. La neige restait hésitante et volatile, tournoyant dans le ciel qui s'assombrissait. Elle était sale presque avant de se coller sur le bitume, comme si elle était condamnée à ne pouvoir être que grise, ici, dans cette ville où tout était obstinément gris pour Olga depuis cinq ans.

Le téléphone sonna alors qu'elle s'écroulait sur le canapé. Elle se releva en jurant, décrocha, alla se rasseoir avec le combiné sans fil dans la main.

- Olga ?
- Mmmm.
- C'est moi. Je te dérange ?
- À ton avis ?

Il y eut un bref silence.

- Tu vas comment ?
- Comme si un rouleau compresseur m'avait roulé dessus.

Elle entendit Jules inspirer puis souffler l'air de sa cigarette, et elle savait qu'il souriait en même temps.

- Tu n'es pas allée au lycée ?
- Non. Je suis à peine en état de parler. Et arrête de dire *lycée*.

- Comme tu veux. Tu as besoin de quelque chose ?
 - Laisse-moi réfléchir. Un foie peut-être ?
 - Je t’adore. Tu as oublié ton pull chez moi.
 - Oui j’ai vu. J’ai dû oublier quelques neurones aussi.
- Et une bonne part de ma dignité.
- Mais non.
 - Je suis sûre que si. Je n’ai aucun souvenir de ce que j’ai fait chez toi.
 - Tu as su rester très digne malgré l’adversité. Enfin tout dépend bien sûr de la définition que l’on donne de la dignité.
 - Salaud...
 - Faut que je te laisse, je n’ai plus de pièces.
 - Jules ?
 - Oui ?
 - Tu ne veux pas te faire installer le téléphone ?

Le rire de Jules fut coupé par la tonalité. Olga raccrocha. Elle se sentait un peu mieux. Elle jeta le combiné sur le fauteuil qui lui faisait face, une espèce d’horreur années soixante en velours vert kaki avec des motifs géométriques et de gros coussins absolument inconfortables, et se laissa tomber en arrière de tout son long. Les yeux fixés au plafond, elle se mit à dériver au milieu de ses pensées, écoutant sans les enregistrer les bruits du dehors – la voie rapide au bout de la rue, l’agitation des collégiens qui revenaient du gymnase, les aboiements d’un chien quelque part. Et le silence lourd de cette grande maison vide, qui entrait en elle.

Elle se demandait à quoi ressemblerait la fin, à supposer qu’il y eût bien une fin, et si cette fin serait suivie

de quelque chose – un commencement, une renaissance, une résurrection peut-être même. Elle comptait beaucoup là-dessus, attendant la fin de l'année avec impatience, pressée d'assister à ce bug informatique gigantesque qui devait paralyser toute la planète – trains, avions, banques, institutions... Le monde entier étant lié dans son fonctionnement à un système informatique qui n'avait été bizarrement pensé que pour le xx^e siècle. L'espoir qu'elle y mettait était immense. Le monde des zéros et des uns se conduisant lui-même à sa propre perte. C'était beau comme un tableau de Grünewald, et au moins aussi impitoyable. En attendant, elle travaillait avec une certaine constance à sa propre destruction lente.

Elle passa la soirée seule, une fois de plus. Elle vérifia par acquit de conscience que son père ne lui avait pas envoyé de nouvelles du Brésil en allumant le Macintosh et en se connectant à l'intranet du labo, ce qui lui prit une bonne demi-heure. Pendant que le modem composait le numéro dans une symphonie dissonante, Olga mit une casserole d'eau à chauffer. Puis elle se roula un joint le temps que la page d'accès s'affiche. La boîte mail de son père, que toute la famille partageait, ne contenait aucun message qui lui fût destiné. Olga fuma à la fenêtre en surveillant du coin de l'œil la cuisson des spaghettis. Elle en lança un contre la fenêtre histoire de se détendre et de vérifier qu'il était cuit. Le spaghetti resta collé sur la vitre. Un peu trop, constata Olga en le détachant. Elle se mit à table, face à la fenêtre. L'immeuble voisin lui barrait l'horizon.

Elle laissa l'assiette vide dans l'évier et reprit sa place sur le canapé après avoir mis une cassette dans le magnéto-scope. Et elle se noya dans les délires de Gena Rowlands, et alla se coucher en répétant *stand for me*, sans savoir à qui cela s'adressait. Certainement pas à son père, en tout cas.

Jules jeta un regard au tas de couvertures sur le sol. Cela faisait trois jours qu'elles traînaient là, avec le pull d'Olga. Il avait eu une légère érection en la voyant sortir de la salle de bains, vêtue d'un de ses pantalons dont elle avait retroussé trois fois les jambes et qui lui tombait sur les fesses, et d'un sweat-shirt à capuche beaucoup trop grand pour elle. Elle était touchante comme ça, avec son visage défait caressé par ses longs cheveux mouillés, sa nuque tendue, son corps enfoui sous des habits dans lesquels elle disparaissait un peu.

Lorsqu'elle était partie, il s'était allongé sur les couvertures, pour se mettre à sa place, essayer de penser comme elle. Il avait plié les jambes à quarante-cinq degrés, croisé les bras sur son torse. Comme elle. Tu dors avec une camisole de force, lui avait-il dit un jour qu'elle venait de faire une sieste chez lui. Ça l'avait fâchée. Il ne lui en fallait pas beaucoup, à Olga, pour se fâcher. Alors depuis un an Jules marchait sur des œufs, jour après jour – la colère n'était jamais loin, la tristesse non plus.

Et donc Jules avait tenté de se mettre à sa place, littéralement. Il avait recommencé le soir même, puis le lendemain

matin. Il s'allongea une dernière fois, les bras sous la tête cette fois ; il sentait bien qu'il ne pouvait pas l'imiter plus que ça. Il avait fait l'amour une fois avec Olga, l'année passée, dans cette même pièce, un soir du mois de mai. Ça s'était fait comme ça, naturellement. Elle avait prononcé une phrase au sujet de sa mère, elle avait parlé de la rivalité mère-fille, et son regard s'était vidé d'un coup. Il s'était approché d'elle, l'avait embrassée, et dix minutes plus tard à peine il était en elle. Ils n'avaient jamais recommencé, même si Jules y pensait de temps en temps et savait qu'elle y pensait aussi. Ce n'était pas une question d'amitié, ni d'amour ni de respect : Olga ne se souciait pas tellement de ce genre de choses, et couchait à peu près avec n'importe qui, comme cela se présentait. C'était autre chose, et il n'aurait pas su expliquer quoi.

Il se releva, saisit les couvertures, les plia, et les fourra en haut de son placard, dans l'entrée. Puis il saisit le pull d'Olga, respira l'odeur presque évanouie qui s'y lovait encore, le posa sur le dossier d'une chaise, et sortit en laissant la lumière allumée. La chaîne hifi passait *Lemon Tree*, en boucle.

But nothing ever happens and I wonder

Les Fools Garden chanteraient toujours quand il reviendrait, tard dans la soirée. Il serait accueilli, il ne rentrerait pas dans un studio vide. Il aurait l'illusion d'une présence – la lumière, le son, un groupe allemand qui lui répéterait pour la millièème fois qu'il n'était pas bon qu'il restât seul.

Il avait rendez-vous avec son frère. Matthias habitait un appartement en duplex quai Finkmatt, juste à côté du

tribunal, ce qui témoignait de sa part d'un certain sens de l'humour. Jules avait gardé un souvenir parfaitement net du procès qui l'avait retenu onze mois en prison l'année de ses dix-huit ans. Matthias était resté souriant pendant toute la durée des débats, et dès la fin du premier jour plus personne n'était capable de déterminer si l'on jugeait un délit ou un acte de charité. Dans les faits pourtant il y avait eu à la fois vol et violence. Attaque à main armée du Crédit Mutuel de Souffelweyersheim ; soixante-cinq mille francs de butin. Mais Matthias n'avait rien gardé, ou presque rien. Avant de se faire arrêter à la sortie du lycée, il avait eu le temps de distribuer la plus grande partie de la somme aux clochards qu'il avait croisés les jours qui avaient suivi le braquage. Il n'avait conservé que les devises étrangères, les marks, les lires, les pesos, les francs belges. J'aurais voulu jeter l'argent aux pauvres du haut de la cathédrale, avait-il dit au président de séance. Il avait eu droit à un article dans *Libération* – si l'époque s'y était mieux prêtée, il aurait pu devenir un héros.

Il fut quand même condamné à de la prison ferme, mais le jury se montra indulgent, et les trois ans requis se muèrent en dix-huit mois, qui se réduisirent à onze avec la remise de peine. Matthias fut un prisonnier modèle, qui s'entretenait des mérites comparés de saint Paul et de saint Matthieu avec l'aumônier, tout en préparant son bac, qu'il passa sur place et obtint avec mention. Au début, Jules allait le voir tous les quinze jours, quarante-cinq minutes de parler qui le mettaient mal à l'aise. Il cessa d'aller le voir au bout de trois mois. Son frère était devenu le centre périphérique de la vie de ses parents, et Jules refusait que ce

fût aussi le sien. À sa sortie, Matthias se rendit directement à la cité Cronembourg, où il fit l'acquisition d'un automatique de petit calibre qu'il planqua sous son matelas. Jules s'était étonné qu'il puisse trouver une arme aussi facilement. Comme au supermarché, avait répondu Matthias. Puis il s'acheta une télévision, qu'il plaça contre son lit et qu'il laissa allumée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ainsi il n'eut jamais aucun problème de sommeil, ayant reconstitué du mieux possible l'atmosphère carcérale à laquelle il s'était habitué et qui lui avait apporté un cadre dont il avait furieusement besoin, fait de bruits, et de peurs aussi.

Jules et lui avaient grandi dans le sud de la France, à proximité de Narbonne, au sein d'une communauté catholique fermée dans laquelle ils étaient restés jusqu'à l'adolescence. Jules avait quatorze ans et Matthias seize lorsque leurs parents, à la suite d'une obscure querelle avec les autres membres de la communauté, avaient traversé tout le pays pour venir s'installer à Strasbourg, où leur père s'était mis à travailler comme ambulancier entre deux crises, tandis que leur mère avait repris son métier d'institutrice. La maladie de leur père, diagnostiqué maniaco-dépressif depuis longtemps, pesait sur l'ensemble de la famille, et avait conduit très tôt Matthias puis Jules à quitter le domicile familial. Les crises étaient violentes ; les objets volaient par la fenêtre, les livres surtout, pour s'écraser six étages plus bas, où leur mère allait les ramasser sans rien dire. Le père avait expliqué à ses fils que les phases maniaques étaient tellement géniales qu'il préférait subir les phases dépressives plutôt que de s'en couper avec le lithium qui lui était prescrit. Je ne vois pas ce que ça a de génial de

jeter les bouquins par la fenêtre, avait répondu Matthias, et il s'était pris une beigne.

Un jour ça avait été le chat d'Olga qui était passé par la fenêtre. Boum, du balcon au trottoir, une chute de six étages dont le chaton s'était sorti plus ou moins indemne. Olga s'était absentée pour le week-end et avait laissé aux parents de Jules l'animal, qu'elle avait récupéré peu de temps auparavant, planqué sous le capot d'une voiture, à demi mort de faim. Quand elle rentra à Strasbourg, Jules vint la voir seul, sans le chat. Il avait l'air embêté. Tu as laissé le chat chez tes parents ? avait demandé Olga. Il est chez le vétérinaire, je vais aller le chercher tout à l'heure, avait répondu Jules du ton le plus désolé possible. Il a fait une petite hémorragie interne à la suite d'une chute mais tout va bien. Il a juste le bout de la queue cassé. Ça lui donne un air.

Olga l'avait obligé à lui raconter toute l'histoire en détail. Mon père s'était levé très tôt, vers six heures. Il est allé réveiller ma mère : le chaton est nulle part, il a fait, et ils ont commencé à paniquer. Ma mère est sortie sur le balcon, elle a vu un chien tourner autour d'une voiture. Elle est descendue et s'est mise à plat ventre sur le trottoir ; ton chat se terrait sous la voiture. C'est mon père qui l'a emmené chez le véto. Je te promets que ce n'est pas lui qui l'a jeté, avait-il ajouté avec un sentiment de culpabilité immense.

Jules avait peu à peu calqué certains traits de son comportement sur celui de son père, sans qu'il pût lui-même déterminer si c'était seulement du mimétisme, ou s'il était atteint de la même maladie. Quant à Matthias, son séjour en prison l'avait définitivement éloigné de sa famille et il ne voyait plus que son frère, et encore, très rarement.

Aujourd'hui ils avaient rendez-vous pour dîner ; c'était Jules qui cuisinerait, comme toujours.

Sur le chemin, Jules tomba sur Alexander, qui faisait face à un distributeur de billets, perplexe.

– Je lui ai demandé mille francs, mais il me répond solde insuffisant.

– Pourquoi as-tu besoin de mille francs ?

– Pour acheter un billet d'avion pour New York.

– Tu pars bientôt ?

– Demain.

Alex donna un coup de poing à la machine et reprit sa carte bleue qui en sortait.

– Je n'arrive pas à me rappeler pourquoi, mais je sais qu'il faut que je parte demain. Et cette sale machine refuse de me donner les billets.

– C'est peut-être que tu t'es trompé de date, hasarda Jules. Peut-être que c'est seulement le mois prochain.

– Ouais. Tu as le temps de boire un verre ?

– Je dois faire des courses. Je mange chez Matthias.

– Je peux venir ?

Jules rigola.

– On se refera ça tous les deux. Là c'est un dîner entre lui et moi. Si tu vois ce que je veux dire.

– De toute façon je dois potasser le concours.

– Tu le retentes ?

– J'ai fait une BD géniale. Je te montrerai. C'est l'histoire d'un pauvre type qui ne croise que des mecs qui veulent lui casser la gueule.

Jules rit encore et embrassa son ami en le serrant dans ses bras.

En s'éloignant, il se retourna pour lui jeter un dernier regard. Alex fixait de nouveau le distributeur avec angoisse. Il était plus grand que Jules, et plus mince aussi. Il se tenait très légèrement vers l'avant, pas vraiment voûté, plutôt à deux doigts de rentrer en lui-même. Il avait toujours l'air d'être sur le point de comprendre quelque chose qui lui avait échappé jusque-là. Bref, il planait.

Jules fit ses commissions et sonna chez son frère avec vingt-trois minutes de retard. Il n'avait pas de montre, mais Matthias si. Jules s'excusa et se mit aux fourneaux, dans un silence troublé seulement par les sonorités télévisuelles qui provenaient de la chambre, au fond de l'appartement.

Alexander laissa le distributeur à regret. Il n'en tirerait rien de plus que cent francs, et il ne pouvait rien faire d'une si petite somme. Il se souvint d'une histoire qu'il avait lue dans le journal le mois passé, l'histoire d'un type qui avait braqué plusieurs personnes à un distributeur, leur soutirant des paquets de billets, presque vingt mille francs en tout. Jusqu'au jour où un mec courageux s'était retourné pour l'affronter, malgré l'arme qu'il sentait braquée dans son dos. Le type tenait un briquet dans sa main : c'était cela qu'il appuyait contre sa victime. Un tout petit briquet Bic blanc qui ne marchait même pas. Il n'avait pas eu le temps de s'enfuir, l'autre l'avait déjà ceinturé et plaqué au sol. Un *briquet* : c'était du pur génie. Alex secoua la tête et se rendit à son cours du soir aux Arts déco. Il avait été recalé au concours dès le premier tour l'année précédente, et avait d'abord envisagé de mettre le feu à l'école, avant de s'inscrire au cours de photographie qui avait lieu tous les mardis soir.

Il traversa l'espèce de parc qui s'ennuyait entre la grille et le bâtiment classé envahi par le lierre, franchit la lourde

porte en chêne et disparut dans le hall, pour se retrouver au sous-sol, dans le laboratoire de photographie. Il ne dit bonsoir à personne, ne vit personne en réalité, que des ombres sans intérêt. Il voulait conserver sa concentration à son niveau maximal. La parole de l'enseignant, un type à peine plus vieux que lui, planait au-dessus de sa tête, bien trop loin pour qu'elle pût arriver jusqu'à son cerveau. Il s'installa face à un agrandisseur, sortit des bandes de négatifs noir et blanc de son sac, sélectionna l'image qu'il allait tirer. La lumière blanche s'éteignit. Dans l'obscurité rouge inactinique qui l'enveloppait, Alex se sentait grandir. Ses gestes reflétaient une sagesse millénaire qui ne lui appartenait pas ; son esprit travaillait vite et bien, établissant des associations dont ses yeux se faisaient le préambule. Il traversait la salle, de son poste aux bacs, son papier encore blanc à la main, avec la conscience suraiguë des hyperpouvoirs qui étaient les siens. Dans le bac rempli de révélateur, dont l'odeur le shootait un peu, il berçait son œuvre avec tendresse. Des tours surgissaient, des rues se traçaient toutes seules, le ciel se couvrait de nuages gris clair, le bitume se fissurait sous sa main.

Le prof invita les élèves à ranger leurs affaires et à le rejoindre dans la salle de cours, juste à côté, où il avait déjà installé quelques tirages sur une longue table blanche ; ils avaient quinze minutes pour discuter avant la fin du cours. Alex sortit du labo comme d'un rêve. Il clignait des yeux dans la lumière trop vive dans laquelle se détachait la blancheur du vernis polyuréthane de la table. Il avait l'impression de s'être métamorphosé en hibou. Il cherchait

l'obscurité. Il n'avait aucune envie de discuter avec cet abruti qui ne jugeait de la solidité d'une image qu'en la mettant à l'envers. Il s'éclipsa, ses tirages soigneusement rangés dans une pochette qu'il tenait contre lui.

Dehors le froid était devenu vif et sentait la neige. Le sol était couvert d'une fine couche de givre ponctuée çà et là de minces plaques de verglas sur lesquelles Alex s'appuyait de tout son poids pour les voir céder sous la pression. Il se sentait désœuvré, et il avait faim. Il pensait que Jules aurait pu l'inviter chez son frère, à partager leur repas, comme il l'avait déjà fait, par le passé, à deux reprises. Ils auraient bu du vin en regardant le foot à la télé, en silence. Alex avait rencontré Jules trois ans auparavant, par la petite amie de celui-ci, qui était une de ses camarades de lycée ; Jules et cette fille (quel était son prénom ? Alex ne le retrouvait pas) s'étaient séparés peu de temps après, et Jules en était resté un peu sonné. Pour toujours, semblait-il à Alex. Leur amitié avait très vite dépassé le stade de la simple camaraderie pour un lien indéfectible, fondé sur une confiance mutuelle absolue, et une reconnaissance tacite de ce qu'ils partageaient sans avoir besoin de l'exprimer, et qui tenait autant de la souffrance que de la joie. Parfois Alex ressentait qu'ils étaient peut-être simplement aussi fous l'un que l'autre. Mais différemment. – Ou pas ?

Il avait froid. Son jean gelé se plaquait contre ses jambes. Le vent était glacial. Alex clignait des yeux pour ne pas voir ses paupières collées par le givre pris entre ses cils ; des larmes coincées là rendaient sa vision trouble. Il rangea la pochette avec les photographies dans son sac à dos,

y chercha vainement des gants qu'il n'avait pas. Il souffla sur ses doigts gourds, frotta ses mains l'une contre l'autre, ce qui lui fit mal. Jules et Matthias avaient des rapports étranges qu'Alex peinait à comprendre. Peut-être parce qu'il était fils unique. Il s'arrêta de marcher, éprouvant un court instant la chaleur qui montait de lui sous son blouson, comme un réconfort illusoire auquel il voulait croire malgré tout.

Il ne savait pas trop quoi faire, alors il rentra chez lui, dans son studio de vingt mètres carrés qui donnait sur l'III, au premier étage d'une résidence moderne à la Petite France. La lumière du hall de l'immeuble s'alluma automatiquement quand il s'avança. Il aurait voulu être moins seul.

On était mi-janvier, il avait beaucoup neigé les deux jours précédents ; les routes avaient été salées, des paquets de neige défaits s'entassaient sur les côtés. Olga pédalait les bras croisés pour avoir plus chaud.

Une nouvelle semaine commençait, mais l'écheveau autour duquel elle se tissait demeurait le même – cours de lettres, cours de philo, cours d'histoire, de géographie, d'anglais, toujours dans le même ordre, avec de rares surprises comme des contrôles inopinés ou des absences imprévues. Olga se demandait où était la faille, à supposer qu'il y en eût une. Cette invariabilité qui composait son emploi du temps la troublait lorsqu'elle y pensait – de quels automatismes se rendait-elle ainsi l'esclave, depuis des années, du lundi au vendredi puis du lundi au vendredi, et du lundi au vendredi, encore et encore, avec des vacances au milieu de tout ça qui donnaient l'illusion d'une brèche dans ce temps formaté ? Combien de temps, justement, lui faudrait-il pour ne plus en faire aucun emploi mais le laisser couler, indéterminé, le laisser se perdre pour espérer un jour le retrouver, et retrouver son identité à elle, faite de passages et de vieillissement ?

Il y avait bien une différence pourtant cette année, une innovation, quelque chose d'un peu original qui venait bousculer l'ordre établi depuis si longtemps : l'échelle de notation, qui ne semblait pas pouvoir s'élever au-dessus de la moyenne. Olga y avait un peu réfléchi, et n'était pas parvenue à comprendre le bien-fondé d'une telle réévaluation. Probablement, cela avait à voir avec la nécessité d'humilier un peu tous ces bons élèves, comme un héritage des temps monastiques les plus sévères, les mauvaises notes faisant office de palliatif au coup de bâton. D'une certaine manière, cela la divertissait. Il y avait enfin une forme de résistance, qui se manifestait dans une exigence intellectuelle totalement factice mais malgré tout séduisante. Le but du jeu était clair et avait d'ailleurs été énoncé comme tel par son professeur de géographie, un jeune prof sportif et un peu rebelle qui plaisait aux filles : faire croire que l'on avait tout lu, que l'on savait tout, ne jamais se laisser coller sur aucun sujet. L'élite de la nation en formation jouait son avenir sur des tours de passe-passe.

Olga accrocha son vélo devant l'entrée du lycée, qui jouxtait directement la cathédrale. C'était l'ancien Collège Royal, c'était sérieux, solide, lourd. Ce matin, elle se laissait porter ; elle avait dix-neuf ans tout juste, était étudiante en lettres supérieures, et ne voulait rien savoir d'autre. Pas d'histoires de solitude, ni d'exclusion ni de rejet. Une normalité parfaite et établie.

À midi, engourdie par le froid et soucieuse de poursuivre sa socialisation, elle suivit une partie de sa classe jusqu'au restaurant universitaire le plus proche, place Saint-Étienne.

La salle du restaurant était bruyante et pleine à craquer d'étudiants qui déjeunaient là dans une cohue ordonnée qui lui donnait le vertige. En faisant la queue avec son plateau, elle entendit un élève de l'autre classe d'hypokhâgne comparer la société estudiantine à une sous-espèce porcine – même désinvolture affectée, même appétence pour une nourriture médiocre, même défaut de goût et de subtilité, même pauvreté dans les relations, discourait ce type qui s'appelait Christophe et qui venait du même lycée qu'elle. Il avait lu Gilles Châtelet évidemment, ça lui permettait de faire le malin. Il eut un rire aigu et trop long qui brouilla un instant le brouhaha environnant, et Olga se crispa.

Elle déjeuna le plus vite qu'elle pût, sans bien savoir ce qu'elle avalait au juste – des concombres cuits, de la semoule mouillée, une sorte de viande indiscernable faite de tendons et de cartilage –, avant de jeter les restes de son plateau dans la poubelle. Elle s'excusa auprès de ses camarades et les laissa là pour aller fumer une cigarette sur la place, en grelottant de froid, sous un soleil d'hiver qui ne réchauffait rien. Elle réfléchissait à ce dont elle venait d'être témoin, cette foule jeune et aussi occupée qu'oisive, la comparaison péremptoire de Christophe, la difficulté qu'elle avait à situer cette classe sur l'échelle sociale, ni travailleurs ni chômeurs, et son incapacité personnelle à se sentir pleinement membre d'une telle classe. Christophe s'occupait d'une sorte de journal qu'il distribuait aux élèves et aux professeurs. Elle écrivait un texte pour son journal, se dit-elle en jetant sa cigarette par terre, un texte sur les étudiants. Peut-être cela éclaircirait-il un peu les choses, au moins pour elle-même, pensa-t-elle encore, et elle bouillait

de colère, une colère qui n'était dirigée contre personne en particulier. En retournant au lycée, elle heurta de l'épaule un lycéen qui se trouvait sur son chemin, et qui renonça à se plaindre après avoir levé les yeux sur elle. Et tout l'après-midi elle tenta de s'apaiser en écoutant comme une berceuse des récits d'historiens marxistes sur la Révolution française, récits entrecoupés des vues plus réactionnaires de François Furet, visions antagonistes entre lesquelles son prof d'histoire semblait balancer – et c'était toute la fin du siècle qui balançait avec lui.

44 Quels liens avaient-ils encore au réel, eux tous qui n'avaient pas vingt ans et qui se souvenaient à peine de la chute du mur, mais accueillait sans ciller les masses d'informations qu'on leur jetait de toutes parts ? Quelle génération bancale était la sienne ? Il semblait à Olga, comme elle rentrait chez elle dans la nuit hivernale, que les années quatre-vingt n'en finissaient plus de se terminer, sans jamais avoir été résolues.

Le soir, dans sa chambre qui ressemblait encore tellement à une chambre d'enfant, elle écrivit d'une traite le texte qu'elle avait en tête depuis son passage au restaurant universitaire. Elle écrivait en écoutant les Sex Pistols, ça lui rappelait ses années de collège, les cassettes de Bérurier Noir, la relation fusionnelle qu'elle entretenait alors avec une fille de sa classe dont elle ne savait pas être amoureuse, et ses premiers engagements politiques guidés par les punks français. Période qui avait coïncidé avec les premières hospitalisations, les premières chimios, la destruction appliquée de celle qui était depuis toujours son point d'appui. Elle

se rendait compte en écrivant qu'elle n'était pas beaucoup plus avancée maintenant que lorsqu'elle avait treize ans ; elle n'avait toujours aucune place attribuée, aucune ligne à suivre, et flottait ainsi dans cette indétermination permanente sans pouvoir imaginer que le réel pût finir par l'accueillir et la fixer quelque part.

No future, no future, clamait Sid Vicious, et Olga chantait avec lui sans y croire – bien sûr qu'elle avait un avenir, un avenir tout tracé même, Normale Sup et l'enseignement, à vie, de la philosophie à des terminales qui feraient leurs exercices de maths pendant qu'elle leur exposerait les différents niveaux de conscience. Et puis non. Elle ferait autre chose. La chanson se terminait et Olga avait trouvé le titre de son texte : *Étudiant-phacochère*. Dans ta face, Normale Sup, asséna-t-elle à voix haute en mettant le point final à son article, avant de sortir de sa chambre pour rejoindre Alice en bas qui regardait une série américaine à la télé, où des médecins qui ressemblaient à des acteurs hollywoodiens faisaient passer leurs préoccupations personnelles devant l'intérêt de leurs patients sans y voir la moindre incohérence.

Jules termina de lire le texte, regarda Olga avec un petit sourire.

– Tu n’y vas pas un peu fort ? « L’étudiant est une sous-espèce du porc, comme le phacochère. En pire. »

– Ce n’est pas tout à fait de moi ; je ne suis pas cynique à ce point. J’ai entendu une phrase de ce genre-là au restaurant universitaire hier midi.

– Tu vas au resto U, toi ?

– Normalement, non. C’était la première fois que j’y mettais les pieds. Et la dernière.

– Tu vas te faire des montagnes d’amis.

– Je n’ai pas le moindre désir d’être amie avec le genre de personnalités dont je parle là. Parfois je voudrais avoir déjà trente ans, et ne plus avoir aucune raison de fréquenter les milieux étudiants.

– Tu ne les fréquentes pas tellement.

– Je les vois. J’ai leur âge. C’est déjà trop.

– Ce serait pire si tu étais à la fac, dans des amphis de deux cents personnes.

– Je préfère ne pas y penser.

- Et ce serait peut-être pire si tu étais obligée de travailler.
- Je travaille déjà.
- Oui, quelques soirs par semaine. Je voulais parler d'un vrai travail salarié, à temps plein.
- Je ne travaillerai jamais.

Jules l'embrassa dans les cheveux. Ça sentait le henné et l'abricot. Elle lui faisait l'effet de se tenir à des kilomètres au-dessus de lui, d'avoir plusieurs longueurs d'avance, tout en étant d'une fragilité qui l'effrayait. Il aurait voulu être capable de la protéger mieux que ça. Mais peut-être n'en avait-elle pas besoin. Elle ne lui avait presque rien raconté, que des bribes. Et elle traversait de nuit des zones dans lesquelles les honnêtes gens ne s'arrêtaient pas en plein jour, et il ne lui arrivait jamais rien. Jules l'avait accompagnée une fois, du côté de la cité des Aviateurs et jusqu'au Polygone, au début du Neuhof, là où les feux rouges n'avaient plus qu'une fonction décorative car personne ne s'y arrêtaient plus ; elle marchait sans se soucier de ce qui l'entourait, les cadavres de voitures brûlées, les jeunes désœuvrés sur leurs scooters, personne ne l'avait sifflée, un type s'était approché pour lui demander ce qu'elle cherchait, elle avait répondu : rien, et avait ajouté avec un sourire je ne cherche pas, je trouve. Jules avait pensé que c'était un peu gros mais le type avait juste demandé si elle ne voulait pas un petit quelque chose à fumer, elle avait dit si, je veux bien, elle avait sorti deux cents francs de sa poche, le type lui avait donné un petit sachet plein d'herbe, ça venait de Suisse, c'était Olga qui avait vu ça, que ça venait de Suisse, ça ressemblait à de la tisane, elle avait remarqué,

d'habitude c'est plutôt du shit, et le type avait répondu qu'il fallait s'adapter aux demandes de la clientèle, et la Suisse c'était moins loin, y en avait pour une heure en train, c'était pratique. Olga avait prononcé quelques mots en arabe, le type avait mis sa main sur son cœur, et voilà. Jules regardait tout ça d'un tout petit peu loin, il observait, c'était comme un film naturaliste, il avait du mal à y croire. Et puis ils étaient rentrés fumer cette tisane suisse chez lui, enfin Olga avait fumé, lui ne fumait pas, pas de haschisch en tout cas. Et c'était là qu'elle lui avait fait le récit hachuré de l'œdème au cerveau de sa mère quand elle avait quatorze ans.

49

– Je ne sais pas si je vais pouvoir continuer, dit Olga tout à coup.

– Continuer quoi ?

– La prépa.

Jules ne savait pas quoi répondre. Lui avait arrêté la fac l'année passée, après qu'on lui avait refusé un mémoire d'économie portant sur la symbolique de l'eau et de la boue dans le cinéma de Tarkovski. Depuis, il faisait la plonge dans une maison de retraite, tous les week-ends, et la cuisine au Parlement européen deux jours par semaine. Et il se baladait. Il avait cessé de chercher un sens à tout cela. Il explorait la ville dans toutes les directions, marchant sans but, juste pour voir le paysage changer. Il était très attiré par la frontière, il passait le pont au-dessus du Rhin et se retrouvait en Allemagne, tout était pareil et pourtant totalement différent, sans que Jules pût déterminer à quoi cela tenait. La nuit où Olga avait débarqué chez

lui au bord du coma éthylique, deux semaines plus tôt, il rentrait d'Allemagne justement. Il était allé jusqu'à Kehl et était revenu en suivant la voie ferrée. Kehl était la seule entorse qu'il concédait à sa règle, sans doute parce qu'il voyait la petite ville allemande comme une extension de Strasbourg, malgré le fleuve qui les séparait. Il avait pas mal bu aussi, et s'était allongé contre les rails, pris d'une nostalgie sans origine qui lui avait donné envie de sentir la terre sous lui. Un train était passé à pleine vitesse, la terre avait tremblé et lui avec, et cela avait fait monter en lui un irrépressible besoin de rire, et il s'était relevé comme ça, secoué par le rire. Sûrement, il devait être un peu fou pour rire ainsi de la mort qui venait de le frôler. Il était rentré complètement dessoulé, et une heure plus tard Olga s'écroulait à ses pieds, avant de vomir pendant dix bonnes minutes dans ses toilettes en délirant au sujet d'une fille dont elle ne lui avait jamais dit le moindre mot auparavant.

- Et tu feras quoi si tu arrêtes ? finit-il par demander.
- Je ne sais pas. Rien. Tu savais qu'il y avait Miss Lorraine dans ma classe ?
- Hein ? Non.
- Elle fait deux têtes de plus que moi. Peut-être même deux têtes et demie.
- Elle est jolie ?
- Non. Je ne crois pas.
- Ah. Dommage.
- Tu n'aurais aucune chance de toute façon. C'est le genre de filles à ne sortir qu'avec des joueurs de

basket ou de water-polo. Ou de hand. Enfin ce genre de filles quoi.

– Et toi, tu es quel genre de fille ?

– Je ne suis *pas* un genre. De quoi que ce soit. Ça me vexé que tu puisses seulement envisager le contraire.

– Je peux te poser une question ?

– Vas-y.

Il hésita un peu avant de poursuivre. Pas longtemps : il savait qu'il pouvait parler de tout avec Olga. Si elle ne voulait pas répondre, elle ne répondrait pas.

– L'autre soir, pendant que tu vomissais tes litres d'alcool dans mes toilettes, tu as parlé encore et encore d'une fille, dont je n'ai d'ailleurs pas saisi le prénom. Quelque chose en a. Tu parlais d'elle et de ton envie de mourir. C'est une partie de toi que je ne connais pas.

– Et ?

– Et je me demandais si tu avais envie de me dire qui était cette fille.

Le visage d'Olga se ferma, ou se vida, d'un coup ; c'était comme s'il n'y avait plus personne, comme si elle avait déserté. Jules regretta d'avoir posé la question.

– Je n'en ai pas très envie mais je vais le faire quand même. Ensuite on n'en parlera plus. Ça date du lycée – de mes quinze, seize ans. Elle s'appelait Mathilda. La première fois que je l'ai vue c'était dans la cour du bahut, elle portait un pull-over en angora blanc, le contraste avec ses cheveux noirs était frappant, elle avait ce visage à la fois doux et lumineux, faussement doux et lumineux comme j'ai pu m'en rendre compte par la suite, et cet air doux et lumineux s'est emparé de moi dans la seconde même.

Pour le dire de manière très bête, c'est peut-être la seule personne dont j'aie jamais été amoureuse. Un amour transi et impossible. Je mourais chaque fois qu'elle me regardait, pour renaître au même moment, exactement au même moment, dans un mouvement contraire parfait. C'était le genre de filles, s'il faut s'exprimer ainsi, le genre de filles à te filer des rendez-vous auxquels elle oubliait de venir. À te faire des promesses qu'elle ne tenait jamais. À te parler comme si tu étais seule à exister à ses yeux, pour t'ignorer ensuite pendant des semaines entières. J'avais mal au ventre quand j'étais avec elle parce que je savais qu'elle allait partir à un moment donné, et j'avais mal au ventre quand j'étais sans elle parce que, justement, j'étais sans elle. La regarder me brûlait ; la toucher m'incendiait. Je vivais dans un sursis perpétuel, sans cesse recommencé. Et tu sais quoi, ajouta-t-elle avec un sourire forcé, je l'ai croisée dans la rue l'autre jour, le surlendemain de mon quasi-coma éthylique. Juste croisée. Une vision de deux secondes. Et ça a suffi à m'anéantir. Voilà pourquoi je préfère ne pas en parler. Je ne veux plus être une idôlâtre. Je l'ai suffisamment été avec elle pour le restant de mes jours.

Jules regardait Olga. Il essayait de l'imaginer, à seize ans, hypnotisée par une fille qui n'avait probablement eu qu'une très lointaine idée de la tempête dont elle était la source. Il se demandait ce qui la poussait à tomber amoureuse des mauvaises personnes, celles qui ne l'aimaient pas, ou qui l'aimaient mal, quand tant d'autres auraient tué père et mère pour l'avoir dans leurs bras. Il débarrassa

la table et demanda à Olga de mettre un disque. Il aimait bien la laisser choisir la musique chez lui, tout comme il appréciait de choisir la musique quand c'était lui qui allait chez elle.

Chet Baker chantait, et Olga aimait penser qu'il chantait pour elle, mort ou pas mort. Sa voix de ténor en cure de désintox sortait de la minichaîne pourrie de Jules, qui s'était mis à faire la vaisselle.

My buddy, my buddy, no buddy quite so true, chantonait Olga, et elle redemanda à Jules s'il voulait de l'aide. Non, redit celui-ci. Il posa délicatement l'assiette qu'il tenait à la main, et expliqua, l'éponge levée :

– Wittgenstein réfléchissait en épluchant les pommes de terre. Moi je réfléchis en faisant la vaisselle.

Et il eut un petit rire content. Wittgenstein était son idole, au moins autant que Tarkovski, si ce n'était plus. Olga se leva de sa chaise, s'étira comme un chat, et s'approcha de Jules.

– Tu crois que ça fonctionne à l'inverse ? Pour arrêter de réfléchir, justement ?

À vrai dire, elle ne comprenait pas comment Jules pouvait encore avoir envie de faire la vaisselle chez lui après l'avoir faite tout le week-end à la maison de retraite. Jules répondit qu'il n'en savait rien, qu'il pensait que pour arrêter

de réfléchir il fallait sans doute être un peu mort, et qu'elle était bien trop vivante pour ça. Mais si elle voulait, ils pouvaient se taire ensemble, et se laisser flotter, comme ça, en faisant semblant de ne penser à rien. Olga accepta, et tâcha de se concentrer sur le rien. Elle suivait sa respiration, l'air qui entra en elle pour ressortir ensuite, régulièrement, comme un pendule sans attache. Elle fixait son regard sur la vaisselle qui séchait sur l'égouttoir. Et puis bien sûr ce n'était pas dans ses possibilités, de ne penser à rien, alors après avoir lutté pour repousser l'image de Mathilda le plus loin possible, elle écouta ses pensées se dérouler en elle, et la voix de Chet Baker accompagna les sinusoïdes qu'elles traçaient.

L'avantage d'être en hypokhagne, s'il fallait vraiment y trouver un avantage, c'était qu'il y avait Élise. Olga la connaissait depuis la nuit des temps, elle avait toujours été comme une seconde sœur pour elle. Leurs enfances s'étaient échafaudées en parallèle, entre Metz et Strasbourg, et elles avaient toujours su qu'elles finiraient par étudier ensemble, puisqu'elles n'avaient fait que se rapprocher en grandissant. Le jour où son père lui avait annoncé la mort de sa mère, un mardi midi, Olga tenait dans sa main une lettre d'Élise qu'elle venait de trouver dans la boîte aux lettres en rentrant du collège, et qui disait simplement *je pense à toi je t'aime*. Elle n'avait compris que plus tard que c'était parce qu'Élise savait – elle savait que sa mère était mourante et que c'était une question d'heures. Olga, elle, l'ignorait. Elle était incapable d'assimiler cette vérité très simple qu'un cancer entré en phase terminale se soldait

par la mort. Elle tenait le petit mot d'Élise entre ses mains quand elle avait vu son père descendre l'escalier intérieur et avait entendu sa voix lui dire, ma pauvre chérie, maman est morte. Et tout s'était effondré d'un coup. Son frère pleurait sans faire beaucoup de bruit devant elle, sa sœur était immobile, figée dans sa douleur, les yeux lointains. Son père les regardait tous les trois, et Olga regardait son père qui les regardait, et puis elle cessa de voir. Elle était assise sur l'escalier, secouée de sanglots trop gros pour elle, et tout était noir, et elle était seule, avec cette lettre qui ne contenait que ces deux phrases qui l'avaient surprise en entrant, *je pense à toi je t'aime*.

Chet Baker chantait *Look for the Silver Lining*. Le disque était fini. *Try to find the sunny side of life* – Jules chantait suffisamment faux pour que cela stoppât les pensées d'Olga.

– Je vais à Metz le mois prochain, dit-elle en allumant une Dunhill qu'elle avait prise à Jules. Un ami d'Élise fête son anniversaire à Thionville. Tu veux venir ?

– Non.

– Tu refuses toujours de quitter Strasbourg ?

– Je n'aime pas voyager, comme tu sais.

– Il n'y a même pas deux cents kilomètres.

– Ça ne fait rien. C'est un voyage quand même. Tu me raconteras.

La tempête soufflait toujours, sur un paysage dévasté et nu, soulevant des nuages de poussière. Impossible de dire s'il s'agissait d'une tornade ou juste d'une grosse dépression hivernale – on ne voyait rien, tout était gris, le ciel s'écrasait sur un bitume sale recouvert de débris de verre et de branches mortes. Alexander s'était réfugié chez ses parents. Il s'installa devant une télévision allumée ; il entendait le vent hurler contre les fenêtres. L'écran affichait le logo de TF1 sur un thriller dans lequel des policiers minuscules patrouillaient dans des pièces géantes, avec une cantate de Vivaldi en fond sonore.

Ab, ch'infelice sempre.

Cela lui parut étrange. Comment pouvait-il être en train de regarder TF1 ? Et un film policier de surcroît ? Avec des flics miniatures ? Il se leva pour aller pisser. Il lui fallut remonter un long couloir pour trouver les toilettes, qui étaient immenses – une pièce entièrement carrelée de quinze mètres de long. Il venait de relever l'abattant de la cuvette quand un chat vint se frotter contre ses jambes en ronronnant. Alex commençait à se demander sérieusement où il

était. Mes parents n'ont pas de chat, pensa-t-il. Puis il se rendit compte que le chat était *rouge*, d'un rouge cuivré, presque couleur brique, un rouge agressif qui le rendait nerveux. Il pissa contre l'émail blanc en surveillant du coin de l'œil le chat qui s'était assis à un mètre de lui et clignait des yeux.

À ce moment-là, son matelas fut renversé, et avant même d'ouvrir les yeux il entendit la voix de son père lui ordonner de se lever.

– Il est midi, c'est pas une heure pour se lever, et je m'en fous qu'on soit samedi. Mon fils est un bon à rien. C'est pas la peine que tu viennes passer le week-end ici si c'est pour dormir toute la journée.

Sur le plancher froid de ce qui avait été sa chambre d'enfant, Alex rassembla ses esprits, éparpillés tout autour du rêve et du chat rouge qui continuait à ronronner quelque part. Il s'était cogné la tête en tombant ; une douleur imprécise se manifestait quelque part entre sa tempe droite et l'arrière de son crâne. Le matelas duquel il avait glissé gisait à cheval sur le bord du lit. Son père était sorti de la pièce. Alex se leva, dans un coton qui n'était plus que tiède et refroidissait très vite. Il frissonna. Il était arrivé de Strasbourg la veille au soir, et avait dîné en silence face à ses parents et au mur blanc sur lequel les dessins qu'il faisait enfant et que sa mère scotchait au mur avaient laissé des contours jaunis. Un dessin avait survécu, une plage déserte où une barque en bois était seule à témoigner du naufrage. C'était cette barque nue et couchée sur le flanc qui lui tenait compagnie le temps du repas familial, dans le silence glacé qui contraignait chacun de ses gestes.